

La corne de l'Afrique

Tekle-Tsadik Mekouria

Si l'on voulait dessiner une carte de l'Éthiopie au VII^e siècle, ses contours seraient indécis. On y placerait les noms de villes et de pays, peu nombreux, que mentionne Cosmas Indicopleustès dans sa *Topographie chrétienne* composée vers le milieu du VI^e siècle. Cet ouvrage livre des informations de première main sur des régions voisines du Nil, de la mer Rouge et de l'océan Indien. Il y est indiqué, par exemple, que « d'Axum [...] jusqu'au pays de l'encens qui est nommé Barbarie et qui, longeant l'océan, se trouve non pas proche, mais loin de Sasu, ultime contrée des Éthiopiens, il y a quarante journées, plus ou moins »¹.

Cosmas parle également de marchands par centaines qui sillonnent ce pays, négociant le bétail, le sel et le fer, sans doute aussi des produits de l'artisanat byzantin, contre des « pépites d'or ». Les aromates, encens et casse notamment, sont également objets de ce trafic. Le roi des Axumites exerce son contrôle sur une grande partie de ce commerce « par l'intermédiaire du gouverneur d'Agaw », précise l'auteur alexandrin, marchand de profession lui-même. Les deux grandes villes sont alors Axum et son port Adoulis. Il n'y a pas lieu de considérer que la situation générale est fondamentalement différente au VII^e siècle. Ayant atteint son apogée au siècle précédent, le royaume d'Axum n'a sans doute rien perdu de sa puissance, même si pour cette époque les renseignements directs font défaut. Certes les menaces vont s'accumuler et le déclin rapidement s'amorcer. Cependant, au commencement du VIII^e siècle, un calife de la dynastie umayyade fait représenter les quatre rois du monde

1. Cosmas Indicopleustès, 1968, p. 361-362.

sur les murs de son palais, à Kuṣayr ʿAmra, en Jordanie. Ce sont les souverains d'Espagne wisigothique, de Byzance, de Perse et d'Axum. Ce témoignage en marque l'importance. Il est vrai qu'il prétend les avoir vaincus².

Le déclin du royaume d'Axum

Apparu dans la lumière historique dès le début du II^e siècle de l'ère chrétienne, sinon à la fin du I^{er} siècle, par une indication du *Périple de la mer Érythrée*, le royaume d'Axum connaît une période particulièrement prestigieuse sous le règne d'Ezana au IV^e siècle. Sa fortune lui vient de l'élevage et de l'agriculture mais le négoce, dont l'ivoire est un article remarquable, y tient une place de premier plan. Par son port d'Adoulis et la mer Rouge, le royaume entretient des échanges commerciaux avec le monde méditerranéen et plusieurs contrées de l'océan Indien. Ces échanges contribuent grandement au développement économique du pays et provoquent, par les activités diverses qu'ils entraînent, la création de villes. Celles-ci, ainsi que l'observe F. Anfray, sont essentiellement des villes-marchés³. Et il suggère de considérer comme telles plusieurs sites antiques dont les vestiges, enfouis dans le sol, parsèment le haut plateau du Tigré et de l'Érythrée : Axum, Henzat, Haghero-Deragoueh, Degoum, Etch-Mare, Tokonda, Aratou et d'autres encore. Ces villes que l'archéologie découvre peu à peu étaient des agglomérations étendues, denses, aux habitations juxtaposées.

Dès le III^e siècle, les nécessités du commerce favorisent la création d'un monnayage qui révèle les noms de quelque vingt rois pour toute la période axumite, dont la plupart, de Endybis à Hataza, seraient autrement inconnus.

Les inscriptions apprennent des événements de conséquence historique comme la destruction de Méroé et des interventions guerrières en Arabie du Sud au temps du roi Ezana (appelé dans le texte traditionnel Abraha, qui signifie « illuminé ») dont la titulature gravée dans les monuments indique qu'il est « roi d'Axum, de Himyar, de Kasou, de Saba, de Ḥabasha, de Raydan et Salhin, des Tsiamo et des Bēdja »⁴.

Dès cette époque, le christianisme devient la religion prépondérante. L'œuvre d'évangélisation, entreprise par l'évêque Frumentius — Abba Salama, Kessate Berhan de la tradition éthiopienne —, est continuée au V^e siècle par des moines venus de l'empire byzantin.

Au VI^e siècle, les échanges commerciaux ne connaissent pas de ralentissement. Au contraire. Les sites de cette époque sont nombreux, notamment en bordure du plateau érythréen. La poterie qui a été mise au jour à Matara est abondante. Elle compte beaucoup d'amphores d'importation méditerranéenne. Le fait est d'ailleurs attesté par Cosmas Indicopleustès qui décrit les

2. U. Monneret de Villard, 1948, p. 175-180 ; P. K. Hitti, 1956, p. 272.

3. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chap. 14, p. 394.

4. E. Littman, 1913, p. 4-35.

activités du port d'Adoulis, « la ville des Éthiopiens [...] là où nous faisons commerce nous autres, marchands d'Alexandrie et d'Ela ». Il signale que des éléphants se trouvent en multitude en Éthiopie : « ce sont des éléphants ayant de grandes défenses ; de l'Éthiopie on expédie ces défenses par bateaux dans l'Inde, en Perse, au pays des Himyarites et en Romanie », qui veut dire Empire romain (Byzance).

Durant son séjour à Adoulis, Cosmas constate les préparatifs de l'expédition que Kaleb entreprend en Arabie du Sud, qui restera sous domination éthiopienne pendant de nombreuses années⁵. La fin du siècle voit l'effondrement de la culture himyarite. Les Sassanides de la Perse prennent le contrôle de la péninsule arabique et entrent en lutte avec les Byzantins pour la mainmise sur le négoce en mer Rouge⁶. Cet événement prive Axum de quelques-uns de ses débouchés.

La situation s'est également modifiée au nord-ouest du royaume que le texte local appelle « Soba-Noba ». Les Alodia, les Muḡurra et les Nobadia ont formé des États christianisés avec lesquels on peut penser cependant qu'Axum n'était pas sans entretenir des liens.

On peut considérer qu'avec le début du VII^e siècle un tournant est pris pour le royaume d'Axum. Une page d'histoire de la puissance axumite se clôt. Un autre âge, celui de la décadence, va s'ouvrir pour lequel la documentation se raréfie. Ce n'est pas à dire qu'elle manque totalement. Les villes axumites poursuivent, pendant une période indéterminée encore, leur existence. L'archéologie permet de s'en rendre compte. Les monnaies trouvées dans les sites, à Axum, à Matara et à Adoulis, font connaître le nom des rois qui vont exercer le pouvoir durant le VII^e siècle et sans doute une partie du VIII^e siècle : Ella-Gabaz, Anaeb, Armah, Yathlia, Za Ya-Abiyo, La Madhen, Wazena, Ghersem et Hataza. Leur buste, sur leurs monnaies, est entouré de légendes en guèze (la langue liturgique jusqu'à aujourd'hui). La croix chrétienne en frappe le revers (voir fig. 19.4).

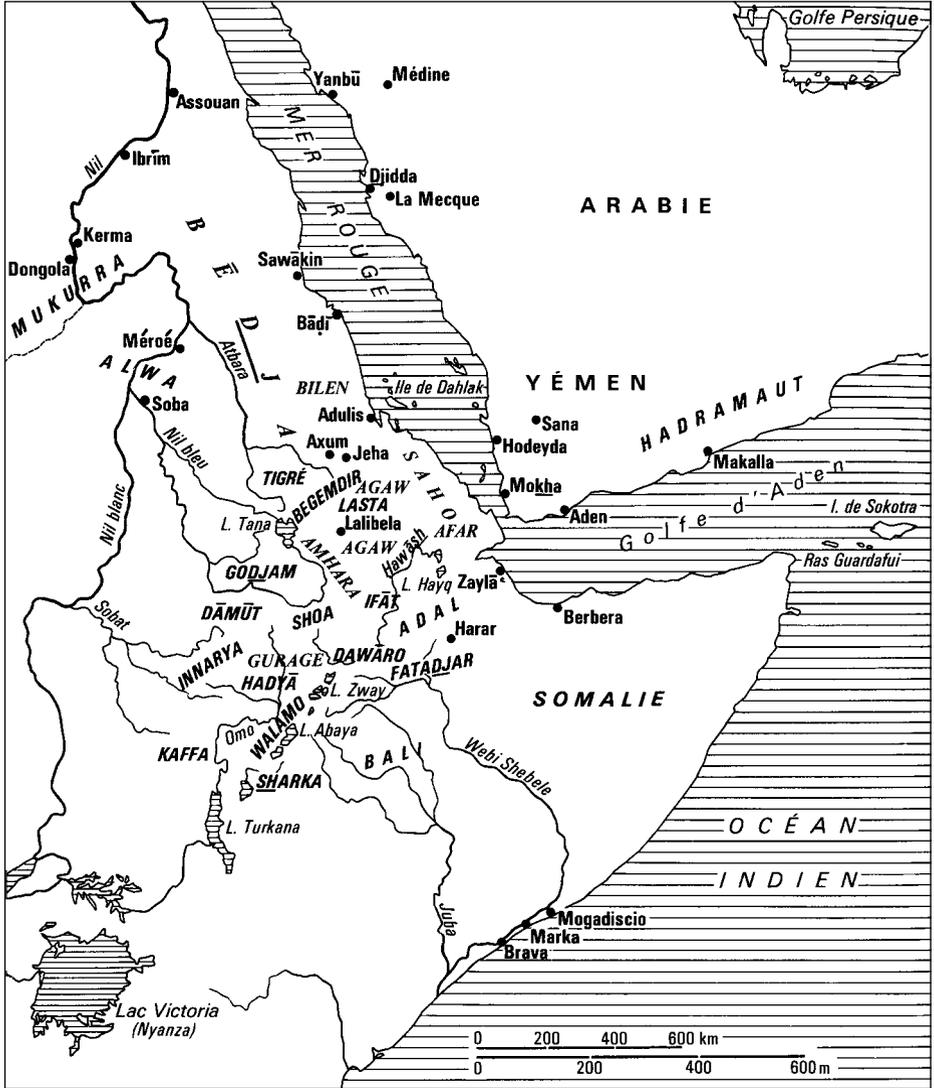
Ella-Gabaz et Armah sont mentionnés dans les chroniques byzantines et arabes. Selon al-Ṭabarī, Ella-Gabaz est le grand-père d'Armah. Les monnaies de ce dernier sont nombreuses dans les sites archéologiques. Il y est représenté assis sur un siège d'apparat⁷.

Sous le règne du roi Armah (ou plus probablement celui de son père, Ella-Tsaham), aux alentours de 615, un fait significatif se produit : des compagnons de Muḡammad, menacés dans leur vie, trouvent refuge à la cour d'Axum où ils reçoivent un accueil favorable. « Si vous allez en Abyssinie, vous y trouverez un roi sous lequel nul n'est persécuté. C'est un pays de justice où Dieu vous donnera le soulagement de vos misères », leur avait dit le Prophète. Lorsque les chefs de La Mecque, ennemis du Prophète, demandèrent que les fugitifs leur soient rendus, le roi refusa de satisfaire leur exigence, considérant que la religion de ses hôtes n'était pas sans

5. Cosmas Indicopleustes, 1968, p.368-370.

6. Voir N. V. Pigulevskaya, 1969.

7. C. Conti Rossini, 1928, vol. 1, p.205-210.



19.1. La Corne de l'Afrique.

[Source: I. Hrbek.]



19.2. Intérieur de l'église de Tcherqos (Saint Cyriacus) à Agowo, IX^e-X^e siècles de l'ère chrétienne.
[Source: Ministère de la culture d'Éthiopie.]

similitude avec la foi chrétienne qu'il observait. Et aussi la loi d'hospitalité s'imposait⁸.

Le VII^e siècle marque la naissance et le développement de l'Islam. Autour de Muḥammad va se forger l'unité arabe. Progressivement, l'Islam développe ses conquêtes sur les bords de la mer Rouge. Les bonnes dispositions des premiers musulmans à l'égard du royaume axumite ne se maintiennent qu'un temps assez court. Les incidents se multiplient en mer. La côte arabe est l'objet d'incursions axumites qui provoquent la réplique des musulmans. Au VIII^e siècle, ceux-ci occupent les îles Dahlak, qui faisaient partie de l'empire d'Axum. Des tombes y ont été découvertes avec des inscriptions gravées d'épithètes en écriture koufique. L'une de ces inscriptions est celle de Mubārak, le fondateur de la dynastie, qui établit sa domination sur l'archipel au XI^e siècle⁹.

D'après les indications archéologiques, il y a lieu de penser qu'Adoulis, le port axumite, fut détruit vers le VIII^e siècle, et que les activités commerciales contrôlées jusque-là par le roi d'Axum furent anéanties. Mais sur les faits qui se déroulèrent à l'intérieur du pays, l'histoire est muette, ou quasiment. Elle ne peut qu'enregistrer un affaiblissement du pouvoir royal qui, étrangement, retrouva quelque temps un regain de force si l'on se reporte aux dires de deux historiens arabes.

Al-Ya'qūbī au III^e/IX^e siècle parle d'un souverain chrétien qui gouverne un vaste pays dont la capitale est Ka'bar (ou Ku'bar)¹⁰. Au IV^e/X^e siècle, al-Mas'ūdī renchérit sur la description de son devancier: « La capitale de l'Abyssinie est nommée Ku'bar. C'est une ville considérable et le siège du royaume du Nadjāshī. Le pays a beaucoup de villes et des territoires étendus allant jusqu'à la mer de l'Abyssinie. Lui appartient la plaine côtière, en face du Yémen, où se trouvent beaucoup de cités telles que Zaylā', Dahlak et Nāṣī', dans lesquelles vivent des musulmans tributaires des Abyssins¹¹. » La localisation de Ku'bar, la capitale royale, demeure énigmatique¹².

Les Bēdja

L'un des facteurs qui contribuèrent à l'abaissement du royaume d'Axum à partir du VII^e siècle et à son effacement au cours du VIII^e fut certainement l'invasion des régions septentrionales de l'Éthiopie par les Bēdja dont la « force d'expansion », selon l'expression de l'historien Conti Rossini, fut, à cette époque, considérable. Un des plus puissants des groupes Bēdja, les Zanāfidj, envahit le plateau érythéen par la vallée du Barḳa.

8. *Ibid.*, p. 262; voir également le chapitre 26 ci-dessous.

9. L'inscription indique qu'il mourut le 11 Dhu l-ḥij̄dja 486/3 décembre 1093. Voir B. Malmusi, 1985; G. Oman, 1974a et b; S. Tedeschi, 1969.

10. Al-Ya'qūbī, 1883, p. 219.

11. Al-Mas'ūdī, 1861-1877, vol. 3, p. 34.

12. C. Conti Rossini (1928, vol. 1, p. 51) a identifié Ku'bar avec Axum, voyant dans le nom arabe une corruption. Mais il est probable qu'en ce temps, Axum en tant que capitale n'existait plus.

Au cours des périodes précédentes, le peuple des Bēdja s'était organisé en plusieurs « royaumes » occupant alors une vaste région d'Axum à la haute Égypte. Avec les Blemmyes des auteurs latins, ces Bēdja formaient un même ensemble ethnique. Si les Blemmyes sont bien connus à partir du III^e siècle, la première mention des Bēdja (ou Bega) apparaît également dans une inscription de ce même siècle émanant d'un roi d'Axum, copiée au VI^e siècle par Cosmas. Leur combativité se manifesta particulièrement sous le règne d'Ezana, au IV^e siècle, dont plusieurs inscriptions en guèze, sudarabique factice et grec, constituent des bulletins de campagne contre ces populations turbulentes. D'ailleurs, dans sa titulature, le souverain axumite ne s'affirme-t-il pas, entre autres, roi des Bēdja ?

Cette occupation du nord de l'Éthiopie par les Bēdja (d'où le nom actuel de Beguemder, terre de Bēdja) est certes le reflet d'un certain étiolement du pouvoir d'Axum, mais la pression que les Bēdja exercèrent dès lors accentuera le déclin de la puissance axumite.

Pour la période du III^e/IX^e au V^e/XI^e siècle, les seules sources concernant les Bēdja sont les auteurs arabes, en premier lieu al-Ya'qūbī (mort en 284/897), puis Ibn Ḥawqal et al-Uswānī. Ces auteurs apportent beaucoup de renseignements sur la situation ethnique dans le nord de l'Éthiopie et entre le Nil et la mer Rouge. A cause des difficultés de la graphie arabe qui permet des lectures variées, la plupart des ethnonymes et toponymes restent énigmatiques, malgré les efforts de plusieurs savants qui n'ont pu identifier qu'un nombre restreint de ces noms¹³.

A partir de la région proche du Nil, al-Ya'qūbī énumère et indique la localisation de cinq « royaumes » Bēdja, allant du Nil vers la mer et ensuite vers le sud. Le premier royaume le plus approché au pays musulman d'Assouan est Naḳīs, qui est habité par plusieurs peuples, dont les noms cités ne sont pas encore déchiffrés. Ces peuples voisinaient avec le deuxième royaume, Baḳlīn (ou Taffīn) dans le Sahel érythréen, le plateau de Rora et la moyenne vallée du fleuve Barakat. A l'est des Baḳlīn étaient les Bāzīn, dont il est à noter que les descendants sont probablement aujourd'hui les Kunama appelés Bazen par leurs voisins. Le royaume des Djārīn allait de Bādī (Massawa) jusqu'au territoire des Baḳlīn vers les Barakat. Un dernier groupe est constitué par les Ḳata'a, allant de Bādī à Faykūn (ou Fankūn). Ces Ḳata'a étaient chrétiens et se trouvaient dans la mouvance du Naḍjāshī. Les marchands arabes pratiquaient leur négoce parmi ces gens et graduellement favorisaient leur conversion à l'islam¹⁴.

Il est surprenant de ne trouver dans les rapports arabes aucune mention des Tigrāi, qui ont habité à ce moment la région de l'Érythrée. Mais il est bien possible que le peuple nommé al-Zanāfidj, mentionné par al-Ya'qūbī et Ibn Sulaym al-Uswānī parmi les groupes Bēdja, soit en réalité les Tigrāi, comme cela a été démontré par A. Zaborski¹⁵.

13. Voir J. H. Kramers, 1954; A. Zaborski, 1965, 1970, 1971.

14. Al-Ya'qūbī, 1883, p. 217-219.

15. A. Zaborski, 1971, p. 118 et suiv. Les al-Zanāfidj appelaient leur dieu Akzabhīr, un mot sémitique, tandis que les Bēdja parlaient une langue kushitique.

En Érythrée et dans le Tigré du Nord, des traditions gardent encore le souvenir de ces peuples anciens sous l'appellation légendaire de Rom et de Balaw (quelquefois Belew Kelew, principalement dans le Chimezana). Des noms de lieux également rappellent leur passage. Celui des Belew notamment qui, il y a cinq à six siècles, étendaient leur suprématie jusque dans la région du littoral. Aujourd'hui, les Beni 'Amer, qui nomadisent dans les contrées du Nord érythréen et du Soudan, sont les descendants des anciens Bēdja¹⁶.

Sous la pression de ces groupes Bēdja belliqueux, les rois et les notables axumites désertèrent Axum pour des régions méridionales, à l'abri des dangers causés par les envahisseurs. Au surplus, dans l'ancienne zone de puissance axumite, la vie périclitait.

Au début du VII^e siècle, on l'a dit, la situation politique aux bords de la mer Rouge est changée quasiment du tout au tout. L'Empire byzantin, menacé lui-même par les conquêtes perses, enregistre un retrait. Les Perses sont de plus en plus présents. Ils établissent des points d'appui sur la rive africaine. Aujourd'hui encore peu étudiés archéologiquement, des sites occupent divers emplacements où se conserve le souvenir des Fur. Et l'Éthiopie était l'alliée de Byzance dont la puissance était battue en brèche. Peu à peu, les Arabes vont refouler les Byzantins. En Égypte, ils remportent des succès complets. En Éthiopie, les successeurs d'Armah sont relégués dans l'isolement. Une sorte de nuit s'abat sur le pays que ne pénètrent plus que de faibles lueurs historiques. Pour cette époque des VII^e et VIII^e siècles, aucune inscription n'est connue. On ne peut faire état que d'une seule inscription gravée assez maladroitement sur la base d'un trône à Axum. Elle est écrite en guèze (*ge'ez*) et semble tardive. Il y est question d'un certain *Ḥaḍānī* Dan'el (prétendant au trône?) qui se rebelle contre son souverain: il interdit au roi l'accès de sa ville. Ce texte renseigne peu sur les événements de l'époque, sinon qu'un notable se révolte, ce qui marque peut-être un certain relâchement du pouvoir traditionnel¹⁷.

Au seuil du II^e millénaire

Dans la seconde moitié du X^e siècle, un grave événement affecta la vie du pays. Il est rapporté à la fois par deux sources arabes, l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*, et le récit du géographe bien connu Ibn Ḥawqal.

Dans l'*Histoire des patriarches*, il est question d'une reine des Banū al-Hamwiya, originaire du Sud, qui a saccagé la région axumite et détruit les églises. Elle a pourchassé le roi qui fait appel au patriarche copte, Cosmas, par l'intermédiaire du roi nubien, Djirdjīs (George), lui demandant l'envoi d'un métropolitain¹⁸. Comme on le sait, le siège épiscopal d'Axum était occupé

16. C. Conti Rossini, 1928, chap. 12; E. Cerulli, 1971, p. 42-53.

17. Voir Y. M. Kobishchanov, 1962.

18. J. Perruchon, 1894, p. 78-93.

depuis le IV^e siècle par un dignitaire ecclésiastique copte d'Alexandrie; au V^e siècle, l'Éthiopie adopta la doctrine monophysite, se ralliant à la liturgie égyptienne¹⁹.

Vers la même époque, Ibn Hawkal écrit sur les événements en Éthiopie: « En ce qui concerne le pays des Abyssins, depuis de nombreuses années il est gouverné par une femme: celle-ci a tué le roi des Abyssins qui était connu sous le titre de *Ḥaḍānī*. Jusqu'à ce jour elle domine en toute indépendance son propre pays et les alentours du territoire du *Ḥaḍānī*, dans le sud de l'Abyssinie. C'est une vaste contrée, sans limites déterminées, rendue difficile d'accès par les déserts et les solitudes. »

Ailleurs, Ibn Hawkal, qui a écrit son œuvre vers 367/977, précise que cette reine avait pris le pouvoir trente ans auparavant²⁰.

Le roi malheureux, chassé du pouvoir et réfugié dans le Shoa, région difficilement accessible, attribue son échec à la colère divine provoquée par le renvoi d'un évêque, comme le montre un passage de la lettre qu'il adresse au roi nubien *Djirdjīs* II, au moment où Abba Philotheos (Filatewos, 979-1003) est patriarche d'Alexandrie. Le roi écrit notamment: « En renvoyant Abba Petros (Pierre) dûment élu, en acceptant Minas l'usurpateur, les rois qui nous ont précédés ont violé la loi [...]. A cause de cela, Dieu se fâcha contre nous [...]. Nos ennemis se sont soulevés et ont amené beaucoup d'entre nous en captivité. Ils ont brûlé le pays et détruit nos églises [...] nous sommes devenus errants [...]. Le ciel arrête de pleuvoir et la terre ne nous donne plus ses fruits [...]. Actuellement nous sommes comme des brebis abandonnées et sans gardien²¹. »

À la suite de l'intervention probable du roi *Djirdjīs* de Nubie, le patriarche nomma un certain Abba Daniel évêque d'Axum. Mais, avant que ce dernier rejoigne son poste, le roi qui, autour de 970-980, luttait encore contre la reine implacable, meurt²².

Au sujet de cette reine, les textes sont contradictoires. Les uns la donnent pour reine des Falasha (Juifs éthiopiens), fille du chef Gédéon. D'autres affirment qu'elle est une petite-fille du roi Wodem-Asfere; d'autres, enfin, prétendent qu'elle est la fille du dernier roi axumite, Delnaad, connue sous le nom de Mesobe-Work²³.

L'église éthiopienne conserve la mémoire de cette reine qu'elle appelle Goudite (la monstreuse) ou bien Esato (la brûlante), sans nous indiquer cependant son propre nom. De la même manière, le nom de l'auteur royal de la lettre n'est malheureusement pas précisé. Mais il pourrait bien s'agir de Delnaad, le dernier roi axumite.

19. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chap. 16.

20. Ibn Hawkal, 1964, vol. I, p. 56 et 16.

21. Voir T. T. Mekouria, 1959, p. 334-336, Synaxaire pour la fête du 12 hadar/20 novembre.

22. D'après l'étude de E. Cerulli (1971, p. 258-269), l'envoi de la lettre du roi éthiopien au roi *Djirdjīs* de Nubie semble antérieur à 978.

23. Mesobe-Work signifie « panier doré », un panier richement travaillé et rond avec pied, fait en paille tressée, sur lequel on dépose les galettes de pain (*ingera*), plat national.

Conti Rossini a proposé de lire le mot *al-Hamwiya* dans le titre de la reine comme *al-Damūta*, ce qui pourrait indiquer la région de Damot — au sud et au sud-est du Nil Bleu — comme le pays de son origine²⁴. On peut interpréter ces événements comme une réaction des peuples de l'intérieur de l'Éthiopie contre l'expansion des rois axumites chrétiens au sud du pays.

Les traditions éthiopiennes pour cette période obscure possèdent des listes royales. La *Chronique du règne de l'empereur Menelik*, rédigée au début du XX^e siècle par un dignitaire de l'Église, le Neboure-Id Guèbrè Sellasié, en résume l'essentiel: « [...] Kaleb [...] fut un bon roi. Il engendra Gabra Meskal, sous le règne duquel Yared composa le *Degoua*²⁵. Ce fut lui qui fonda Debre-Damo, domaine de notre père Abuna Aregawi. Gabra Meskal engendra Kostentinos, qui engendra Wesen-Segued, qui engendra Fere-Senay, qui engendra Aderaz, qui engendra Akale-Wedem, qui engendra Guerma-Asfere, qui engendra Zergaz, qui engendra Degna Mikael [...] qui engendra Bahr-Ikla, qui engendra Gum, qui engendra Asguamgum, qui engendra Letem, qui engendra Telatem, qui engendra Ode-Gosh, qui engendra Aizour. Ce dernier ne régna qu'une demi-journée et mourut. Et si l'on demande les circonstances de sa mort, les voici. Le jour où il commença à régner, il dit: " N'empêchez pas mes gens d'approcher. Qu'ils viennent, qu'ils regardent mon visage, qu'ils me saluent ! " Aussi fut-il assiégé par tant de personnes que, foulé aux pieds, il mourut [...]. Aizour engendra Dedem, qui engendra Wedem-Asfere, qui régna jusqu'à l'âge de cent-cinquante ans et engendra Armah, qui engendra Denaguej, qui engendra Delnaad²⁶. »

Ce tableau des successions royales à partir du VI^e siècle est évidemment apocryphe. Il a été composé à une date tardive. Quelque réalité peut cependant s'y cacher²⁷.

D'autres traditions rapportent que le dernier roi, Delnaad, se serait réfugié dans un pays du sud. Il aurait été à l'origine, aux alentours du IX^e siècle, de la fondation du monastère de Saint-Étienne (Stifanos) au lac Hayq, près duquel d'ailleurs il aurait construit sa résidence. Un récit, sans doute légendaire, mais qui peut être le reflet d'événements importants, veut que sa fille ait épousé un prince du Bugena, cette région proche du Lasta où va se former, au XII^e siècle, une dynastie nouvelle²⁸.

Ce peuple du Lasta qui va jouer un rôle dans l'histoire de l'Éthiopie appartient à la vieille population des Agaw, qui occupait le sud-ouest du pays depuis des siècles. Cosmas Indicopleustès, dans sa *Topographie chrétienne*, mentionne un gouverneur des Agaw au VI^e siècle²⁹.

24. C. Conti Rossini, 1928, vol. 1, p. 286.

25. Antiphonaire pour tous les jours de fête de l'année.

26. Guèbrè Sellasié, 1930, p. 16-20.

27. C. Conti Rossini, 1909.

28. Selon une tradition, l'installation de cette nouvelle dynastie daterait du X^e ou XI^e siècle.

29. Cosmas Indicopleustes, 1968, p. 360-361.

Il se peut que la fuite du dernier roi d'Axum et la légende de sa fille Mesobe-Work qui épouse Mera Tekle Haymanot, premier roi de la nouvelle dynastie zagoue, selon les listes traditionnelles, soient la traduction imagée d'un épisode qui se fait jour. En tout cas, après le temps glorieux de l'époque axumite, cette nouvelle dynastie supplante l'ancienne et légitime dynastie de la famille ezanienne et s'établit dans le centre de l'Éthiopie.

La nouvelle dynastie, après tant de dévastations, en s'installant dans les provinces centrales, tout en conservant nombre de traditions et des cultures axumites, allait se donner un cadre politique propre. L'apogée de ce nouveau règne se situera aux XII^e et XIII^e siècles, illustrée par les grands rois de la dynastie zagoue, dont le plus célèbre est Lalibela.

Littérature

L'origine de la littérature éthiopienne est biblique et chrétienne. Les milieux ecclésiastiques lui ont donné dès le début ses caractéristiques essentielles. Depuis le IV^e siècle, la langue guèze domine à la cour comme dans l'Église. C'est avec elle que les traductions occupent une grande place dans cette littérature.

Les premiers ouvrages furent des traductions de la Bible exécutées dans les monastères qui furent créés à partir de la fin du V^e siècle de l'ère chrétienne. Elles se poursuivirent au cours des siècles suivants. Ces ouvrages furent traduits du grec principalement. Le Nouveau Testament a été traduit, d'après le texte approuvé par le patriarche d'Antioche, par des ecclésiastiques syriens monophysites réfugiés aux V^e et VI^e siècles en Éthiopie, où ils ont beaucoup contribué à la diffusion du christianisme (fig. 19.3).

En ce qui concerne l'Ancien Testament, en-dehors des livres canoniques définitivement reconnus par le Concile de Trente, les Éthiopiens ont traduit plusieurs textes bibliques considérés par d'autres Églises comme apocryphes. Parmi eux il faut mentionner le *Livre de Hénoc*, le *Livre des Jubilés*, l'*Ascension d'Isaïe*, le *Pasteur Hermès* et l'*Apocalypse d'Esdra*. Il importe de noter que c'est seulement en langue guèze que ces livres apocryphes nous ont été conservés intégralement; en d'autres langues, on n'en possède que des fragments. C'est donc au cours de ces siècles obscurs que surgit une des contributions les plus importantes de l'Éthiopie à la littérature chrétienne.

On trouve également, dans la liste des traductions, des traités théologiques dont le *Qerillos*, d'après une compilation de saint Cyrille d'Alexandrie. Une autre œuvre qui a beaucoup contribué à la formation de l'esprit religieux du clergé éthiopien fut la traduction des *Règles de saint Pakhome*, fondateur du cénobisme oriental. A la même période appartient aussi la traduction, à partir du grec, du *Physiologos*, une collection de notices semi-légendaires sur les animaux, plantes et minéraux accompagnées de conclusions morales.

L'ensemble de ces textes fut, semble-t-il, traduit avant le VII^e siècle, mais il est permis de penser que des versions en furent recopiées pendant la période qui nous occupe, car, durant ce temps, du VII^e au XI^e siècle, le



19.3. *Évangélaire d'Abba Guerima, avec la figure de saint Marc (IX^e siècle).*
[Source: Ministère de la culture d'Éthiopie.]

christianisme ne cessa d'étendre son domaine, principalement, sinon exclusivement, par le biais de la vie monarchique qui est peut-être le phénomène le plus important de l'histoire de ces âges obscurs³⁰.

Le fait que des ouvrages originaux ne nous sont pas parvenus de cette période ne signifie pas que ces siècles furent totalement dépourvus d'activité intellectuelle originale. Au contraire, c'est en ce temps-là que les fondements de la floraison littéraire du XIV^e siècle auraient été posés. Parlant de cette floraison, E. Cerulli a justement remarqué: « La maturité artistique de ces écrits ne représente nullement une littérature en son commencement; et la mesure des expressions présuppose une discipline qu'on ne peut pas acquérir vite sans une tradition longue³¹. »

Architecture

Plusieurs traditions font remonter aux V^e et VI^e siècles l'établissement des premiers monastères dans le nord du pays. Les violents saccages que cette région a connus au long des siècles ont fait disparaître la plupart

30. I. Guidi, 1932, p.11-21.

31. E. Cerulli, 1956, p.35.

de ces constructions. Il en reste cependant des vestiges importants en quelques endroits³².

Aux origines de la vie monastique proprement dite on place les « neuf saints » (Teseatu Kidusan), dont la tradition indique qu'ils vinrent du monde byzantin. Ils s'établirent en des endroits peu accessibles de la région d'Axum. L'une de leurs plus anciennes fondations se situe à l'est d'Adowa, sur une haute plate-forme rocheuse des montagnes du Tigré. Elle est appelée Debre-Damo.

Une église, récemment restaurée, y fut établie dans des temps très anciens. Elle appartient au groupe très peu nombreux de celles qui ont été préservées des destructions. Les spécialistes la datent des alentours du X^e siècle, mais selon la tradition, la première église aurait été construite, à Debre-Damo, à l'initiative du roi Gebra-Masqal, fils de Kaleb, au VI^e siècle, à l'endroit choisi par Abba Za-Mikael Aragawi, l'un des neuf saints.

L'église qu'on voit aujourd'hui est un monument rectangulaire de 20 mètres de longueur et de 9,70 m de largeur. La technique de construction demeure fidèle à la tradition axumite d'architecture dans laquelle la pierre et le bois sont associés. Les portes et les fenêtres montrent les encadrements qu'on voit par exemple sur les stèles géantes d'Axum avec les têtes de poutres apparentes, ainsi que ces alternances de parties saillantes et parties rentrantes qui constituent une des caractéristiques de l'architecture axumite. Elle possède un étage et des galeries au-dessus des nefs latérales, ainsi que cette particularité décorative de premier plan : un plafond de bois à caissons ornés de motifs variés représentant des animaux et des dessins géométriques d'inspiration orientale à dater de la fin du I^{er} millénaire. Divers objets ont été découverts à Debre-Damo. Ils attestent l'ancienneté de cet édifice³³.

Si cette église fut le premier monument à révéler un aspect des édifices construits vers le X^e siècle, elle n'est, à présent, pas la seule qui témoigne de l'art architectural de cette époque. Des recherches entreprises au cours des années 70 ont fait connaître d'autres églises dans le nord de l'Éthiopie, que des indications variées d'ordre archéologique permettent de rattacher à cet âge ancien en rapport avec le déclin axumite et l'apparition concomitante d'une période nouvelle qui voit le déplacement vers le sud du centre politique, le développement de la vie monastique et la formation d'une culture nouvelle. Ces églises dont nous ferons état ici comme témoignant de cet aspect particulier des choses sont celles de Zarema, d'Agowo et de Berakit³⁴.

L'église de Zarema est une église de plan cruciforme, qui se trouve dans le village de Zarema, à l'est d'Atsbi, sur le plateau oriental du Tigré.

Cette église, dédiée à saint Georges (Kedus Ghiorghis), représente probablement une survivance des édifices à plan carré et à colonnades de l'époque axumite. Le décor sculpté des plafonds en bois, au-dessus des nefs latérales est d'un intérêt exceptionnel, à la fois par sa composition et par sa

32. C. Conti Rossini, 1928, p. 219-225.

33. D. Matthews et A. Mordini, 1959.

34. Pour la rédaction de ces paragraphes consacrés aux antiquités architecturales, j'ai utilisé largement les études de C. Lepage.



19.4. Monnaie du roi Armah, VII^e siècle de l'ère chrétienne.

[Source: Ministère de la culture d'Éthiopie.]

technique. Il convient de signaler aussi, car le fait est rare, la préservation dans cette église de beaux chapiteaux en bois finement sculptés, ornementés de croix et de palmettes. Selon C. Lepage, « cette ornementation sculptée dérive directement de l'art décoratif méditerranéen des VII^e et VIII^e siècles, notamment celui de l'Égypte copte. Nulle trace de l'art décoratif islamique n'y est décelable ». Tout en étant encore problématique, la date de l'église de Zarema-Ghiorghis semble « très haute » à l'auteur de l'étude à laquelle référence est faite ici. « Le IX^e ou le X^e siècle seraient tout à fait possibles³⁵. »

35. C. Lepage, 1973.

L'église d'Agowo est une petite basilique de pierre et de bois construite contre une falaise, sous un auvent de roche, dans la région d'Atsbi, comme celle de Zarema. Les murs, à l'instar de la maçonnerie axumite, comportent des extrémités de rondins, et le plafond de la nef centrale, des caissons de bois qui cependant ne sont pas ornementés comme à Debre-Damo. Les salles du côté oriental sont également couvertes de plafonds à poutres obliques et à petits caissons d'une menuiserie originale. Les ouvertures dans les murs présentent les encadrements typiques de l'architecture axumite. Cette église porte le nom de Tcherqos (Cyriaque). Sa date probable est du XI^e siècle pour ses parties les plus anciennes, car elle a été restaurée ultérieurement.

Églises rupestres

Les églises de Debre-Damo, de Zarema-Ghiorghis et d'Agowo-Tcherqos, dont il a été question, sont des monuments construits. Le nord de l'Éthiopie, où le christianisme est enraciné profondément, possède un grand nombre d'églises rupestres. Elles offrent un intérêt considérable à plus d'un titre: leur origine se situe dans la période considérée ici; elles ont des attaches étroites avec l'architecture axumite et certaines d'entre elles montrent une exécution remarquable³⁶.

Un groupe important de monuments se trouve dans la région du Guerealta, au nord de Makale. D'autres églises sont disséminées dans les districts voisins de Tembien, d'Amba Senayt et d'Atsbi. Ces églises reproduisent dans la roche la partie intérieure des églises construites: piliers, chapiteaux ainsi que les éléments de charpente. Le nombre des églises rupestres répertoriées dans ces régions se situe autour de cent vingt. Parmi les plus anciens de ces monuments rupestres sont les hypogées des Degum-Sellassié dans le Guerealta. La date la plus ancienne qui leur ait été donnée est le X^e siècle. Certaines considérations d'ordre archéologique pourraient leur faire attribuer une date plus ancienne — de deux siècles environ. Ces trois hypogées sont taillés avec grand soin dans la roche. Ils sont parallèles. Une crypte est creusée en profondeur, à laquelle on accède par un escalier comme dans les grands tombeaux axumites, observés à Axum et à Matara notamment. A proximité, creusée également dans la roche, est une cuve baptismale d'une analogie frappante avec celle qui a été découverte par F. Anfray sur le site de Matara et datée du VI^e ou du VII^e siècle³⁷. Une fonction funéraire a été reconnue à ces hypogées rupestres. Il n'est pas sans intérêt d'observer que les ruines d'un établissement de l'époque axumite gisent à proximité.

A une vingtaine de kilomètres du site du Degum-Sellasié, se trouve l'église Maryam de Berakit, qui est située à environ une centaine de kilomètres au sud-est d'Axum et au nord-ouest du Guerealta. Il s'agit là d'un exemple remarquable de l'art rupestre éthiopien. Elle est creusée dans

36. Voir G. Gerster, 1968, 1970, 1974.

37. F. Anfray, 1974.

une éminence rocheuse, au milieu d'une vallée. Selon C. Lepage, qui lui a consacré une étude très détaillée, elle est la « version rupestre d'un type de petite basilique de caractère axumite très marqué », qui note également qu'il y a lieu de la comparer, dans sa forme, avec l'église construite de Debre-Damo³⁸.

Il est certain que la parenté axumite est ce qui retient d'emblée l'attention en présence d'un monument de ce type. Il y a d'abord le voisinage géographique et l'existence même de vestiges axumites, puis dans l'ordre architectural plusieurs traits incitent à reconnaître des points communs avec la tradition axumite : l'exiguïté des proportions, le plan basilical caractéristique des petites églises des VI^e et VII^e siècles observées à Enda-Tcherqos près d'Axum, à Matara, à Tokonda et à Kohayto, ainsi que les plafonds horizontaux, les piliers et les chapiteaux. Ces particularités conduisent à attribuer à un monument tel que celui de Berakit une date proche de la période axumite.

L'art ornemental

Dans plusieurs édifices anciens et notamment dans ceux dont il a été fait état dans ce chapitre, une ornementation sculptée était appliquée principalement au plafond, sur les chapiteaux et les arcs.

Dans l'église de Debre-Damo, des panneaux sculptés ornent encore aujourd'hui les caissons de bois, au plafond du vestibule. Ils représentent surtout des animaux : lions, antilopes, zébus, serpents, chameaux, éléphants, buffles, chèvres, ânes, girafes, léopards, ainsi que des animaux fantastiques, des motifs végétaux et géométriques. Le goût du décor se manifeste également sur les chapiteaux. La croix en est souvent le motif central entouré d'entrelacs et de palmettes. Les artistes de la haute époque connaissaient le répertoire de l'ornementation en usage dans les pays méditerranéens, notamment l'Égypte copte. Dans les églises de Zarema, de Debre-Damo et d'Agowo, des frises à encadrement carré, identique à celui des fenêtres, constituent un décor architectural, sculpté dans la pierre. L'église de Zarema-Ghiorghis est parmi les plus ornementées des anciens monuments du nord de l'Éthiopie.

Ces églises, dans leur état actuel, ne conservent pas de peintures murales. La question se pose de savoir si, dans l'Antiquité, des peintures ornaient les murs, comme ce sera le cas pour des monuments d'époque ultérieure — Beta-Maryam à Lalibela, par exemple. On n'en voit pas trace sur les murs des plus anciennes églises aujourd'hui connues. Il semble que l'exiguïté des parois ne laissait que peu d'espace pour un décor peint. Il n'est cependant pas impossible qu'il en ait existé. On possède le témoignage, rapporté par al-Ṭabarī, d'une femme de l'entourage de Muḥammad, à Axum, au VII^e siècle, qui de retour à Médine se souvenait avec admiration des « merveilles peintes sur les murs » de la cathédrale. Mais aucun document ni même aucun vestige ne subsiste de la haute époque.

38. C. Lepage, 1972.

En ce qui concerne les manuscrits, on sait que plusieurs livres anciens ont été traduits du grec et du syriaque à partir du V^e ou du VI^e siècle. Ces manuscrits étaient-ils ornés de peintures? Il est difficile de donner une réponse à cette question, car nul ouvrage apparemment n'a résisté à l'action destructrice du temps et, à l'occasion, des hommes; exception faite cependant de deux beaux évangélistes conservés au vieux monastère d'Abba-Garima, près d'Adowa, dans le Tigré. Les peintures qui ornent certaines pages de ces ouvrages montrent une certaine parenté avec l'art byzantin de Syrie. Une étude leur a été consacrée par J. Leroy, qui leur attribue comme date le XI^e siècle.

Sans doute ces anciens manuscrits continuaient-ils une tradition dont on retrouvera peut-être un jour le témoignage concret dans une église perdue des montagnes du nord de l'Éthiopie³⁹.

39. J. Leroy, 1968; D. Matthews et A. Mordini, 1959; D. R. Buxton, 1971.